



LA CITÉ DE CALVIN ET NOTRE-DAME DE GENÈVE

La ville de Genève a célébré cette année le 500^{ème} anniversaire de la naissance de Jean Calvin (1509-1564) et le 450^{ème} anniversaire de son Université. C'est ainsi que tout en régnant par la terreur, Calvin ne négligea pas de se servir de cette école de hautes études pour faire de zélés apôtres de l'erreur (cf. Rocher N° 58). Au XIX^{ème} siècle, les catholiques genevois retrouvèrent une certaine paix confessionnelle grâce à de puissants apôtres, grands dévots à la Très Sainte Vierge.

L'état moral et religieux de Genève au début du XVI^{ème} siècle est déplorable : « Genève, siège de foires importantes, était devenue, hélas ! une ville où les pires désordres s'étaient au grand jour. Aussi, pour la plupart des habitants, la vie religieuse n'était-elle pas cette vraie vie intérieure de l'âme que la doctrine catholique ensoleille et que la sainte Communion entretient forte et ardente. Ce n'était plus qu'un ensemble de pratiques extérieures dont ils ne comprenaient guère la splendeur et le sens profond : assistance à la messe du dimanche et aux processions, observation du jeûne et de l'abstinence, donations en faveur des paroisses et des couvents »¹.

La plupart des Genevois sont et veulent rester catholiques. Une réforme est nécessaire. Il aurait

fallu celle de saint François de Sales, celle de saint Pierre Canisius, celle du Concile de Trente... mais Genève embrasse celle de Luther, Calvin et Farel ! Ce dernier prêche avec une violence inouïe, au point que le sermon achevé, les auditeurs se mettent à renverser les autels, briser les statues, déchirer et souiller les images de la sainte Vierge et des saints.

En 1535, le culte catholique est interdit à Genève. Depuis cette date, jusqu'au XVIII^{ème} siècle, c'est le règne de la fureur anticatholique. Calvin et Bèze dominent ; les réformateurs et leur successeurs ont par-dessus tout la haine de la Messe catholique ! Quand, le 30 novembre

(1) Description du Dr Jordan rapportée par A.D. Magnin, "Pèlerinages aux sanctuaires suisses de la sainte Vierge".



Par ordre du roi Louis XIV, la Messe est célébrée à nouveau à Genève

1679, pour la première fois après tant d'années, la Messe sera célébrée à Genève, par ordre de Louis XIV dans l'hôtel privé du résident de France, un vent d'angoisse semble passer sur Genève. « Au moins ne la faites pas chanter et n'y laissez entrer que vos gens », suppliait le corps des pasteurs. Il n'y avait alors à Genève que 260 catholiques, des domestiques pour la plupart. Et il faudra attendre encore plus d'un siècle pour que la messe catholique retrouve droit de cité.

La restauration du culte catholique à Genève

Le 13 juin 1797, les révolutionnaires français s'approprient Genève

pour en faire une préfecture. Ils y proclament la liberté des cultes. Immédiatement, l'évêque d'Annecy², soucieux des catholiques abandonnés au milieu des protestants, leur envoya l'abbé Vuarin³. Savoyard d'origine, Genevois par le cœur, catholique par-dessus tout, l'abbé Vuarin venait d'être ordonné prêtre à Fribourg, dans la chambre mortuaire de saint Pierre Canisius.

En devenant le premier curé de cette ville depuis la Réforme, sous la protection du drapeau français, il n'a dès lors qu'un seul but : permettre aux catholiques genevois de pratiquer leur religion. Mais les obstacles se multiplient. L'abbé Vuarin doit transporter de rue en rue son autel, ses chandeliers et sa lampe du sanctuaire, car dès qu'il a loué un appartement, une émeute populaire brise ses vitres et oblige son propriétaire à lui signifier un brusque congé. En

(2) Mgr Joseph-Marie Paget (1727-1810), évêque de Genève "in partibus". Le prince-évêque de Genève a été chassé de la cité épiscopale en 1533. Les évêques n'y reviendront plus. En 1568, le siège épiscopal fut transféré à Annecy, d'où les évêques tentent de reconquérir la cité calviniste.

(3) L'abbé Jean-François Vuarin (1769-1843) a dû prendre le chemin de l'exil en 1793 ; il se réfugia à Genève. Pendant ces années genevoises, il aida les fugitifs traqués par la persécution antireligieuse de la révolution.

moins de deux ans, il change six fois de logement : il ne se lasse pas, mais il lasse l'hostilité genevoise qui finit par tolérer une chapelle dans la cour du Manège où les offices divins ont lieu jusqu'en 1803.

Napoléon, en signant le Concordat, avait décrété l'établissement d'une cure dans Genève, placée sous la juridiction de l'évêque de Chambéry⁴. L'abbé Vuarin se hâte de demander un édifice convenable pour les cérémonies religieuses. Après bien des démarches et des refus, le 16 août 1803, on lui accorde Saint-Germain, vieille église qui, la première, autrefois, avait été livrée à la Réforme. Le 16 octobre 1803, le culte catholique est célébré pour la première fois depuis la Réforme dans cette vieille église de Saint-Germain et, par cette célébration publique, le culte catholique retrouve un droit de cité...⁵

Le 4 février 1806, l'abbé Vuarin est officiellement nommé curé de Genève. Désireux d'organiser rapidement sa paroisse, il obtient l'autorisation, en mars 1810, de faire venir à Genève trois sœurs de Saint-Vincent de Paul, ayant pour mission de fonder des écoles catholiques et de s'occuper des pauvres. Il obtient même du préfet français une subvention de 900 francs pour l'école fondée par les sœurs. Mais les

victoires napoléoniennes aboutissent à la défaite de Leipzig. C'est la chute de l'Empire.

Toujours désireuse de reconquérir son indépendance, Genève secoue la tutelle étrangère et se donne un gouvernement provisoire. Songeant que le départ des troupes françaises peut entraîner rapidement la fin du catholicisme à Genève, l'abbé Vuarin, le 16 janvier 1814, sollicite une entrevue avec le prince de Metternich, et il obtient de l'arbitre de l'Europe l'assurance que le catholicisme conservera dans une Genève libre le droit de cité qu'il a conquis sous la domination étrangère. Il obtient même que le protocole de Vienne mentionne l'obligation pour la République de Genève de maintenir dans les communes annexées le culte tel qu'il était célébré et organisé jusque-là.⁶

Ce zèle intrépide vaut à l'abbé Vuarin bien des adversaires. Sa posi-

(4) Le diocèse de Chambéry fut créé par une bulle du 18 août 1779. Le 18 novembre 1801, suite à la disparition du diocèse de Genève, Annecy perd le siège épiscopal au profit de Chambéry qui se voit annexé le titre de Genève : on parle désormais du diocèse de Chambéry & Genève.

(5) Les vicissitudes des temps et la malice des hommes arracheront encore, en 1873, cette église à ses légitimes propriétaires.

(6) En 1873, ce traité devait être violé et les biens ecclésiastiques incarcérés.

tion à certains moments est si difficile que Victor-Emmanuel lui offrit à plusieurs reprises un évêché. Chaque fois, il répond : « *J'ai épousé l'Église de Genève, je ne divorce pas. A moins que le Conseil d'Etat ne me déporte, je mourrai curé de Genève* ». Il est si redoutable que deux fois on essaie, pour l'éloigner, de le faire nommer cardinal ; Grégoire XVI répond : « *Je trouverai des cardinaux tant que je voudrai, mais je ne trouverai pas un curé de Genève* ».

Après l'église spirituelle, une église matérielle

L'abbé Vuarin visite tous ses paroissiens (au nombre de 9'000). Il les organise, les forme non seulement à la vie religieuse, mais encore à la vie politique, il leur rappelle tous leurs devoirs, aussi leurs droits, il les conduit lui-même au scrutin... L'église Saint-Germain est trop étroite. Lorsqu'on lui parle de bâtir une église, il répond : « *Ma mission est remplie, j'ai édifié l'église spirituelle, mes successeurs construiront l'église matérielle* ». Le 6 septembre 1843, le grand défenseur des catholiques, le premier curé de Genève depuis la Réforme, rend sa belle âme à Dieu.

La semence jetée allait fructifier. M. l'abbé Marilley, le futur évêque de Lausanne et Genève, est nommé curé de Saint-Germain, mais au bout de six mois, sans autre raison



L'église de Saint-Germain se révèle plus que jamais insuffisante, il faut bâtir

que son zèle pastoral, il est conduit à la frontière. M. l'abbé Dunoyer le remplace. Son premier souci fut la construction d'une église. La population arrive à 14'000 âmes... la pauvre église de Saint-Germain se révèle plus que jamais insuffisante.

Il faut donc bâtir. Les moyens financiers font totalement défaut. Mais on a confiance, la Providence aidera. Elle aide en effet, et son premier instrument à cette fin fut le gouvernement James Fazy qui offre gracieusement aux catholiques un terrain de 3'264 mètres carrés, sis à Cornavin. Le plan de l'église est élaboré par M. Grigny, architecte d'Arras. L'église sera belle comme il convient pour être dédiée à Marie

Immaculée. Mais il faut de l'argent. Où le trouver ? On est en 1851. Les temps sont sombres, les pouvoirs chancellent, partout les craintes générales tarissent les sources du crédit public... mais l'homme de foi qu'est M. Dunoyer n'ignore pas que l'Eglise bâtit dans l'orage. On fait donc un appel de fonds à la foi et à la charité de toute l'Europe catholique.

Le Souverain Pontife Pie IX s'inscrit en tête de la souscription pour une somme de cinq mille francs. Après Rome, on songe à Paris. S'adressant à l'abbé Mermillod, son vicaire, M. Dunoyer lui dit : *« Je n'ai rien, pas une obole, les jours sont mauvais et pourtant je veux bâtir une église pour ces catholiques, qui souffrent, qui viennent l'hiver s'agenouiller dans la boue, l'été sous le soleil et qui ont droit à un abri pour prier. Mais je suis riche dans ma pauvreté. J'ai la bénédiction de deux exilés, celle du Pape et celle de mon Evêque. J'ai foi en Dieu qui commande cette œuvre et l'accomplira ».*

A la fin février 1851, le vaillant curé prend la route de Paris avec son jeune et éloquent vicaire, sur lequel il compte plus que sur lui-même. Paris se trouve être le rendez-vous de tous les sollicitateurs. Au début de sa campagne, l'abbé Mermillod fait la rencontre providentielle de

M. l'abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires. Celui-ci est à la veille d'un jubilé... et à la dernière heure, son prédicateur lui fait défaut. Il vient confier sa peine à Monseigneur Sibour... au moment même où l'abbé Mermillod se trouve auprès de lui.

L'archevêque, prenant par la main le jeune vicaire, le présente au vénérable vieillard en lui disant : *« Monsieur le Curé, voici votre prédicateur. La Sainte Vierge vous l'envoie, remerciez-la bien. Elle ne pouvait faire un meilleur choix pour vous ».* L'abbé Mermillod s'excuse, se récrie, il est venu à Paris pour quêter, non pour prêcher. *« Soyez sûr, Monsieur l'abbé, réplique le Curé de Notre-Dame des Victoires, soyez sûr que votre quête n'y perdra rien ».*

L'infatigable pèlerin de Notre-Dame de Genève

Notre-Dame des Victoires, pour récompenser son prédicateur improvisé, lui ouvre en effet les cœurs et les bourses. Un jour que le jeune vicaire venait de plaider la cause de l'église à construire dans sa chère Genève, une pauvre femme vient le rejoindre à la sacristie. *« Je voudrais bien, lui dit-elle, contribuer à votre œuvre. J'ai économisé une somme de cinquante louis pour me faire enterrer et pour dire des messes après ma mort. Je vous les donne, on fera de mon corps*

ce qu'on voudra », et trouvant dans sa foi des paroles qui n'appartiennent qu'à des âmes catholiques, elle ajoute : « *Les pierres de votre église prieront pour mon âme* ».

La moisson est abondante à Paris. A Genève l'élan de la charité est magnifique aussi. Chacune des paroisses catholiques du canton veut travailler aux fondations et faire sa part des charrois pour l'approche des matériaux. C'est un spectacle digne du moyen âge. Vers le même temps, de vaillants confrères parcourent la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, pour Notre-Dame de Genève. L'abbé Mermillod reprend lui aussi le bâton du quêteur, et en 1852, il prêche dans les principales villes de France. « *Vous savez quelle rude vie j'entreprends*, écrivait-il à son départ, *elle n'a de douceur que par la perspective que j'ai de glorifier notre Mère et de restaurer son culte. Priez et faites prier pour le pèlerin de Notre-Dame de Genève* ».

« *Je ne comprends rien à cela*, disait encore le jeune orateur, *ma parole, jetée à la précipité, sans préparation, n'ayant que sa spontanéité vive, parfois chaleureuse, ne pourrait obtenir ses succès par elle-même, si saint François de Sales ne protégeait son pèlerin. Monseigneur (Marilley) et Monsieur le Curé (Dunoyer) me considèrent comme un manœuvre qui doit aller au soleil et à la pluie leur rapporter*

le salaire de la journée. Ce fardeau de quêteur me tue plus que l'apostolat... il ne nous reste que d'aller frapper à toutes les portes, et il faut y aller quatre, cinq, six fois avant de parvenir jusqu'au salon. Du matin au soir, nous courons... »⁷

Mais le plus admirable fut sans doute l'étrange tableau du chantier. 1'773 travailleurs de bonne volonté offrirent gratuitement, spontanément, quatre mille vingt-neuf journées de travail.

« *Chaque jour*, écrit un témoin, *des escouades de travailleurs se succédaient avec un admirable entrain. Ces braves hommes arrivaient à Genève dès le point du jour, gais malgré la*

(7) Voici quelques étapes de sa route : Dijon et Paris le virent en 1851, Rouen et Orléans en 1852, Besançon et Orléans en 1853, Turin, Gênes et Rome en 1854, Marseille et Fribourg en 1858. Il fallut dix années de quête pour réunir 700'000 francs. La plus grande part fut la récolte de l'abbé Mermillod. Pie IX, les cardinaux Antonelli, secrétaire d'Etat, Franzoni, Barberini, de Rome ; de Bonald, de Lyon ; Gousset, de Reims ; Donnet, de Bordeaux ; Geissel, de Cologne ; les Nonces de Lucerne, Paris, Vienne, Munich, Bruxelles ; Napoléon III ; Victor-Emmanuel II ; François-Joseph et Elisabeth d'Autriche ; les cours de Saxe et de Bavière ; le comte de Chambord ; la reine des Français Amélie ; la reine Christine d'Espagne ; le duc et la duchesse de Montpensier ; la duchesse de Parme, bien d'autres encore, s'associèrent à l'entreprise.

rigueur du froid, marchant d'ordinaire au son du tambour ou avec un drapeau, et conduits par le maire ou par quelque notable de leur commune. On ne leur fournissait qu'une soupe, qui était maigre les vendredis, avec un pot de vin au repas de midi. Ils apportaient le reste de leur nourriture, et travaillaient joyeusement jusqu'au soir. On retrouvait, dans cette spontanéité du mouvement, une image des travaux bénévoles du moyen âge. Chacun voulait mettre sa part de sueur à l'œuvre catholique. Un jour, le lundi 10 février 1852, il se trouva même dans le nombre des travailleurs plusieurs protestants de Chambésy et de Prégny... »

Bénédition du nouveau sanctuaire et érection d'une nouvelle paroisse

Pendant que l'abbé Mermillod prêche, quête, l'église de Notre-Dame grandit.⁸ A la fin de septembre 1857, on annonce que le nouveau sanctuaire va incessamment être béni et ouvert au public. En même temps, l'abbé Mermillod est nommé administrateur de la nouvelle paroisse. Le 4 octobre 1857, en la solennité du Très Saint Rosaire, l'abbé Dunoyer prend possession d'un sanctuaire nu et ouvert à tous les vents. Il n'y a encore ni vitres aux fenêtres, ni portes aux entrées, de légères toiles seules y suppléent. Mais quelle allégresse dans le cœur de ces



Intérieur de Notre-Dame de Genève, lithographie de J. Duraford, Genève

5'000 catholiques qui se pressent dans cette enceinte !

Il y a 327 ans que le saint Sacrifice de la Messe n'a plus été célébré dans le quartier de Saint-Gervais. Jésus-Christ reprend donc possession d'une demeure sur cette partie de la ville et sa rentrée est saluée, comme à Jérusalem, par les plus enthousiastes *Hosanna*. L'après-midi, devant un auditoire ému et impatient, l'abbé Mermillod prend la parole. Avec toute son éloquence, avec tout son cœur, l'orateur compare l'entrée de Notre-Seigneur dans cette église à celle de Samuel à Bethléem : « *Le*

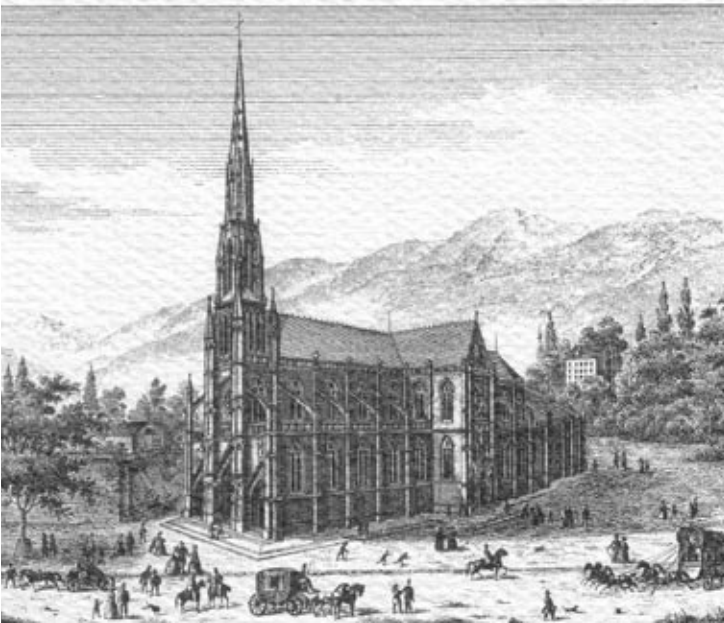
(8) La bénédiction de la première pierre de l'église eut lieu le 8 décembre 1852.

Sauveur du monde fait aujourd'hui sa douce et miséricordieuse rentrée dans cette partie de notre cité. Il vient y perpétuer son immolation, se présenter lui-même comme la victime expiatoire, fixer sa demeure au milieu de nous, sous ces voûtes qui ne sont pas trop indignes de lui. Il ne vient pas seul, il est accompagné de sa Mère. Il ne vient pas seul, les élus lui font cortège. Jésus n'est pas un Dieu qui s'isole de ses amis, des rameaux ont fleuri sur le cep divin selon la parole de l'Évangile. Non, il ne vient pas seul, il conduit par la main son épouse fidèle, la Sainte Église catholique qu'il a fondée par sa Parole et par son Sang.

Ne croyez pas qu'elle soit étrangère à Genève, chassée il y a trois siècles, elle

prit le douloureux chemin de l'exil, quittant, malgré elle, une cité qu'elle avait dotée de nobles institutions et de splendides monuments. Aujourd'hui, oubliant un passé qui fut un outrage à ses bienfaits, elle revient, patiente, désarmée, pacifique, offrir un sacrifice au Seigneur. Ce sacrifice, c'est son Époux, la Victime du Calvaire, l'Hostie trois fois Sainte du Tabernacle ».

L'orateur explique ce qu'est une église catholique et, dans un splendide tableau doctrinal, ce que représente cette église construite à Genève. Il rappelle le passé de Genève, l'introduction de l'hérésie dans ses murs, avec les fatales conséquences qui en découlèrent, puis la reconnaissance du catholicisme



Une des premières gravures de Notre-Dame, avec la flèche qui n'a jamais été construite. Lithographie de Pilet et Cougnard à Genève

aboutissant à l'érection de Notre-Dame. « *M. Vuarin, d'illustre mémoire, père de la paroisse, créateur des écoles, fondateur de l'hôpital, avait dit : "Mon successeur construira l'église ; je lui laisse cette tâche"... La voilà !... »*

A Genève, déclare l'abbé Mermillod, « *nous avons voulu notre part d'air et de lumière au soleil, nous avons, par nos seuls efforts, accompli un grand acte que vous saurez respecter »... Un frémissement parcourt l'assistance et il était sur le point de se traduire par des applaudissements que sut arrêter l'orateur en ajoutant : « *Vous faites écho à ma parole, et je vous remercie de ce sympathique frémissement. Il me prouve que je puis placer ce monument sous la garde des hommes de cœur et j'espère qu'il y en aura toujours à Genève !... »**

La statue de Notre-Dame de Genève et son intronisation

En novembre 1859, l'abbé Mermillod arrive à Rome pour prêcher la station de l'Avent à Saint-Louis des Français. Sa première pensée est pour le pape. Pie IX lui accorde une audience et apercevant de loin le jeune prédicateur, il s'écrie en lui tendant les bras : « *Ecco il mio rettore, ecco il mio oratore* ».⁹

L'entretien est des plus intimes. Le jeune prêtre offre au Saint-Père une belle photographie de l'église

de Notre-Dame.¹⁰ Pie IX, voyant l'édifice encore sans clocher, sans flèche, dit :

- *Il y manque quelque chose, une main qui montre le ciel aux habitants de Genève.*
- *Très Saint Père, répond l'abbé Mermillod, l'érection de Notre-Dame est déjà un miracle de la Providence. Il a fallu votre bénédiction et votre exemple pour le produire après dix ans de révolution et de guerre.*
- *Je veux encore vous faire un don,* reprend le Saint-Pontife, *que voulez-vous ? un tableau ?*

L'abbé fait remarquer au Pape que le style de l'église ne comporte pas ce genre d'ornementation.

- *Alors un calice ?*
- *Très Saint-Père, nous en avons reçu plusieurs et de très beaux. Mais puisque Votre Sainteté me permet d'exprimer un vœu, une statue nous conviendrait.*
- *Oh ! dit en souriant Pie IX, les statues coûtent cher et je suis pauvre. Vous savez qu'on m'a pris mes Romagnes, cependant, nous verrons, j'y penserai.*

La station de l'Avent a le plus grand succès et le brillant orateur

(9) *Voici mon recteur, voici mon orateur.*

(10) L'église Notre-Dame de Genève a été consacrée le 8 septembre 1859.

fait une riche moisson pour sa chère église de Notre-Dame. Avant de quitter Rome, il sollicite une dernière audience du Souverain Pontife. Elle lui est accordée le 28 décembre 1859.

L'abbé Mermillod trouve le Pape dans une grande tristesse. Ses ennemis ourdissent contre lui les plus noirs complots. Il en fait part au jeune prêtre. Dans sa grande tristesse, Pie IX n'oublie pas Genève. Il en vient à sa promesse de la première audience.

– *J'ai trouvé ce qu'il faut pour Notre-Dame, dit-il. Je possède dans ma bibliothèque particulière une statue de la sainte Vierge, devant laquelle je prie chaque jour, depuis la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. J'y tiens beaucoup, cependant, par elle je veux prendre possession de Genève.*

Emu comme on le devine, l'abbé Mermillod remercie, puis se permet d'ajouter :

– *Très Saint-Père, encore une faveur, je vous en prie, daignez la bénir.*

– *Oh ! fit Pie IX, je l'ai bénie bien souvent et elle m'a tant de fois béni moi-même.*

Au moment où on se met en devoir de la préparer pour le départ, le vieux serviteur de Pie IX se prend à pleurer. Il semble qu'en lui enlevant cette Madone, on lui ravit un trésor. Sans doute, il a vu souvent son auguste Maître, à genoux, prier et pleurer aux pieds de cette Vierge.

Le 5 février 1860, dans l'église de Notre-Dame, a lieu l'inauguration de la statue virginale.

Une foule compacte se presse dans la vaste enceinte. L'abbé Mermillod monte en chaire : « *la Sainte Vierge est devenue ici, par le temple que les catholiques lui ont érigé : Notre-Dame de Genève !* » Après le sermon, pendant le chant des litanies, le voile, qui jusque là avait recouvert la statue, est enlevé. Mgr Dunoyer, camérier d'honneur de Sa Sainteté, vicaire général, prononce la consécration de Genève à la Très Sainte Vierge.

ABBÉ CLAUDE PELLOUCHOUD

